
Aux sources de la relecture de l'histoire de la Révolution française par François Furet

La lutte des intellectuels français contre le « totalitarisme » et ses effets
sur l'histoire de l'historiographie de la Révolution française

Michael Scott Christofferson, Jacques Guilhaumou et Julien Louvrier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11775>

DOI : 10.4000/ahrf.11775

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2010

Pagination : 227-238

ISBN : 978-2-200-92632-8

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Michael Scott Christofferson, Jacques Guilhaumou et Julien Louvrier, « Aux sources de la relecture de l'histoire de la Révolution française par François Furet », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 360 | avril-juin 2010, mis en ligne le 01 juin 2013, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11775> ; DOI : 10.4000/ahrf.11775

AUX SOURCES DE LA RELECTURE DE L'HISTOIRE
DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE
PAR FRANÇOIS FURET

LA LUTTE DES INTELLECTUELS FRANÇAIS CONTRE
LE « TOTALITARISME » ET SES EFFETS SUR L'HISTOIRE
DE L'HISTORIOGRAPHIE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE



A propos de Michael Scott Christofferson, *Les intellectuels contre la gauche. L'idéologie antitotalitaire en France (1968-1981)*, Marseille, Agone, 2009, XIV-445p.

Michael Scott CHRISTOFFERSON
Jacques GUILHAUMOU
Julien LOUVRIER

French Intellectuals Against the Left, le livre consacré en 2004 par l'historien américain Michael Scott Christofferson à l'histoire du « moment antitotalitaire » en France, a récemment fait l'objet d'une traduction en français¹. Dans ce livre, issu d'une thèse de doctorat menée sous la direction de Robert Paxton, Christofferson part du constat troublant que la critique du « totalitarisme » s'est développée en France dans les années 1970 au moment où en Allemagne et aux Etats-Unis, là même où le concept avait initialement pris forme, son opérabilité était sérieusement remise en question. Ayant identifié dans les réactions consécutives à la

(1) Michael Scott CHRISTOFFERSON, *French Intellectuals against the Left. The Antitotalitarian Moment of the 1970s*, New York, Oxford, Berghahn Books, 2004, X-294p. *Les intellectuels contre la gauche. L'idéologie antitotalitaire en France (1968-1981)*, traduit de l'anglais par André Merlot, Marseille, Agone, 2009, XIV-445p. La traduction française du livre fera l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

publication du livre de Soljenitsyne, *L'Archipel du Goulag*, le « mythe des origines de l'antitotalitarisme », il en propose une déconstruction méticuleuse. L'idée d'une prise de conscience, ou d'un « effet Goulag » qu'aurait provoqué la lecture de Soljenitsyne relève, explique-t-il, de l'escroquerie intellectuelle, car tous les connaisseurs de l'Union soviétique s'accordent à dire que le livre ne comportait aucune révélation. Ce n'est pas l'existence du Goulag qui agite les intellectuels parisiens au milieu des années 1970, mais l'inquiétude de voir les communistes français arriver au pouvoir dans le cadre de l'Union de la gauche. Débarrassé de ses dimensions humanitaires, l'antitotalitarisme apparaît alors comme un instrument idéologique franco-français brandi par des intellectuels de la gauche non-communiste, parfois d'ex-communistes, prêts à tout pour lamener l'influence du PCF dont ils dénoncent l'hégémonie idéologique à gauche. Mais comment accréditer l'idée que la France risque de basculer dans le totalitarisme en cas de victoire électorale du Parti socialiste et de ses alliés communistes ? C'est là qu'intervient François Furet, nous explique Michael Christofferson qui consacre le dernier chapitre de son enquête à l'enjeu constitué par l'écriture de l'histoire de la Révolution française et sa relecture par Furet, l'ancien communiste. En appliquant à la Révolution française la critique du totalitarisme, en situant les origines du totalitarisme dans la Révolution française - qualifiée de « matrice » du totalitarisme - François Furet donne de la crédibilité à l'idée selon laquelle le jacobinisme expliquerait l'attrait des Français pour le communisme au ^{xx}e siècle.

Stigmatisée comme « proto-totalitaire », la référence politique à la Révolution ne s'en relèvera pas. En revanche, l'influence furetienne sur l'historiographie révolutionnaire est nettement plus discutable. Claire, vive et précise, l'analyse de Christofferson soulève donc un certain nombre de questions, par exemple sur les rapports entre l'antitotalitarisme, le révisionnisme et la contre-révolution, ou encore sur la réception d'un Furet « antitotalitaire » par les historiens américains spécialistes de la Révolution française, qui nécessitent un éclairage complémentaire. C'est pourquoi, dans le cadre de la rubrique « Regards croisés » des AHRF, nous avons souhaité donner la parole à Michael Scott Christofferson, en lui demandant de bien vouloir revenir sur les passages de son livre relatifs à l'historiographie de la Révolution française.

Julien LOUVRIER

*

* *

Julien LOUVRIER

Pourriez-vous rappeler en quelques mots la genèse de votre travail ? Quel fut le point de départ de cette longue enquête sur l'émergence et le déploiement de l'antitotalitarisme dans la vie intellectuelle et politique française de l'après-guerre ?

Michael Scott CHRISTOFFERSON

Je m'intéresse depuis longtemps à l'année 1968 en France. J'ai écrit un mémoire de maîtrise sur la CFDT et l'autogestion. Mais j'ai commencé ma carrière d'historien en faisant une thèse de doctorat sur un autre sujet : l'histoire politique de la radiodiffusion en France dans les années 1930. Quand je suis arrivé en France en 1992 pour faire des recherches pour cette thèse, j'ai appris que Cécile Méadel venait de soutenir une thèse de doctorat d'État sur le même sujet. Comme sa thèse est très bien faite, mon sujet perdait de son intérêt. À cette époque, j'assistais comme auditeur libre au cours de Pierre Rosanvallon à l'EHESS. Rosanvallon y parlait souvent de l'importance de la critique du totalitarisme dans sa trajectoire intellectuelle et politique. Je me suis rendu compte qu'il y avait un sujet passionnant lié à mon intérêt premier pour l'année 1968. J'ai changé le sujet de ma thèse, et Robert Paxton, qui dirigeait ma thèse sur la radio, a très gentiment accepté de diriger cette nouvelle thèse qui était un peu hors des grandes expertises sur les années 1930 et 1940. Donc, je suis arrivé à ce sujet un peu par hasard.

Au niveau de la conceptualisation de ma problématique, mon enquête prend pour point de départ le constat qu'il y a un décalage important entre la chronologie du concept de totalitarisme en France et sa chronologie ailleurs. Les intellectuels français ont découvert le concept au milieu des années 1970, au moment même où le concept perdait une bonne partie de son influence aux États-Unis et en Allemagne de l'Ouest, ses pays d'origine. En plus, j'ai vite compris que la lecture des écrits antitotalitaires d'autres pays ne jouait aucun rôle dans la naissance de l'antitotalitarisme en France. Je suis arrivé à l'intuition que l'antitotalitarisme français était davantage un produit de facteurs intérieurs à la France qu'une réponse aux développements extérieurs à l'hexagone. Suivant le fil de cette hypothèse, j'ai pu démontrer que L'Archipel du Goulag n'était pas la révélation qui avait déclenché une critique du totalitarisme. Non, ce n'est pas un choc extérieur qui a mené à l'antitotalitarisme, mais plutôt un conflit politique intérieur, notamment celui entre certains intellectuels de la gauche non communiste et l'Union de la gauche qui visait le pouvoir.



Ce conflit explique à mon avis et la chronologie de l'antitotalitarisme et une bonne partie de son contenu.

Julien LOUVRIER

Dans un ouvrage intitulé *Le marxisme et la gauche française*², l'historien britannique Tony Judt suggère que dans la France contemporaine, la Révolution française a longtemps fait fonction de théorie politique, signifiant par-là que les intellectuels français auraient été plus occupés à se situer par rapport à la tradition révolutionnaire devenue une référence symbolique qu'à construire une science proprement politique. Votre livre se conclut sur l'offensive, provisoirement victorieuse, menée par François Furet contre la lecture classique de la Révolution française au nom de la critique du totalitarisme. Il apparaît en fin de compte que l'antitotalitarisme fut le moyen le plus efficace que trouvèrent les intellectuels de la gauche non-communiste pour liquider la Révolution, à la fois comme référence et comme projet politique. Dès lors, en quoi la critique du totalitarisme dans la Révolution française se distingue-t-elle de la tradition contre-révolutionnaire ?

Michael Scott CHRISTOFFERSON

Je répondrai en premier lieu à votre question en la déconstruisant. Si j'ai bien compris l'œuvre de Tony Judt sur ces questions, il est largement tributaire des aperçus de François Furet lui-même. La contribution de Judt est d'appliquer l'analyse de Furet du « catéchisme révolutionnaire »³ à la gauche toute entière. Selon l'article célèbre de Furet, les historiens « jacobins » de la Révolution française ne la pensent pas ; ils se contentent de répéter un catéchisme révolutionnaire. Selon Judt, la gauche ne pense pas la politique ; elle se contente, elle aussi, d'un catéchisme. En plus, l'application plus large de l'aperçu du « catéchisme révolutionnaire » est, en réalité, le point de départ de Furet lui-même. Depuis la fin des années 1960, Furet critiquait souvent l'incapacité de la gauche française à penser la politique, sauf en termes d'analogie historique⁴. Somme toute, cette question nous fait entrer dans un système auto-référent. Tout cela pour dire combien l'œuvre de Furet est étroitement liée à ses préoccupa-

(2) Tony JUDT, *Le marxisme et la gauche française*, Paris, Hachette, 1987, XIX-353 p.

(3) François FURET, « Le catéchisme révolutionnaire », *Annales ESC*, 26, 1971, p. 255-289.

(4) Voir, par exemple, son article « France : la fin du parlementarisme », *France observateur*, 504, 30 décembre 1959, p. 9-10.

tions politiques et combien la critique de cette œuvre est importante à la reconceptualisation non seulement de l'historiographie de la Révolution française, mais aussi de l'histoire politique de la France contemporaine.

Pour répondre plus directement à votre question, je ne crois pas que Furet avait l'intention de suivre le sillon de la tradition contre-révolutionnaire. Il croyait sincèrement que la Révolution de 1789 avait ouvert la voie à la démocratisation de la France. Contrairement aux contre-révolutionnaires, il ne voulait pas revenir en arrière en matière de démocratisation, mais plutôt apaiser la démocratie française en évacuant la révolution de la politique contemporaine. Comme les historiens allemands qui croyaient que leur pays suivait un *Sonderweg* (voie particulière), selon lequel la faiblesse de la tradition libérale, particulière à l'Allemagne, menait au nazisme, Furet croyait que la France suivait un *Sonderweg* à elle qui menait de « l'illibéralisme » proto-totalitaire de la Révolution française au totalitarisme de gauche du ^{xx}e siècle. Tout le problème est que Furet insistait beaucoup plus sur la pente totalitaire de la Révolution que sur la contribution de la Révolution à la démocratisation, surtout dans son livre *Penser la Révolution française*⁵. Même s'il a essayé de rééquilibrer son interprétation plus tard, surtout après que de vrais contre-révolutionnaires, tel que Pierre Chaunu, ont essayé d'approprié son œuvre, je crois que le bilan furetien de la Révolution reste plutôt négatif. De plus, il faut se demander si la démocratie peut survivre sans faire appel à la tradition révolutionnaire à laquelle elle doit sa naissance. Je n'en suis pas sûr, en France du moins.

Jacques GUILHAUMOU

Vous considérez que François Furet introduit, dans ses travaux, une série de confusions peu propices au travail scientifique, confusion entre le travail historique et les préoccupations politiques, confusion entre l'historiographie et l'histoire, confusion entre la langue et la politique, c'est-à-dire entre la conscience révolutionnaire des acteurs et la réalité historique, et qu'il le fait à cause de son imprégnation permanente par la logique antitotalitaire. C'est donc d'une démarche jugée réductionniste que vous rendez compte. Est-ce que vous considérez que cela invalide vraiment son apport scientifique, pourtant important dans le champ de l'histoire politique quand on voit son écho, en particulier chez les historiens américains ?



(5) François FURET, *Penser la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1978, 259 p.

Michael Scott CHRISTOFFERSON

Jedois commencerpardirequejesuis historien dela France contemporaine et de l'historiographie révolutionnaire. Je ne suis pas historien de la Révolution de 1789. Donc, c'est moins à moi qu'aux historiens de la Révolution eux-mêmes de dresser le bilan de l'apport scientifique de l'œuvre de Furet. Ceci dit, j'ai quelques idées là-dessus. Je crois que Furet a fait une contribution très importante à l'histoire de la Révolution en tant que critique de l'historiographie telle qu'elle était au début des années 1970. Même si sa critique de l'historiographie qu'il a surnommée « jacobine » était très polémique, elle était souvent juste. En montrant les insuffisances des interprétations sociales de la Révolution et en insistant sur l'importance des dynamiques proprement politiques, il a joué un rôle central dans la renaissance de l'histoire politique de la Révolution. Il faut dire qu'il y avait eu avant lui d'autres historiens, tels le britannique Alfred Cobban et l'américain George Taylor, qui avaient montré certaines faiblesses de l'interprétation sociale de la Révolution, mais c'est Furet qui a fait éclater le consensus historiographique et a ouvert des voies nouvelles. Mais, si l'œuvre de Furet a de grands mérites iconoclastes, cela ne veut pas dire que l'interprétation qu'il propose soit à la hauteur de ses ambitions. Ses confusions entre le travail historique et les préoccupations politiques, entre l'historiographie et l'histoire, et entre la langue et la politique sont beaucoup plus présentes et importantes lorsqu'il essaie de bâtir une nouvelle interprétation de la Révolution que lorsqu'il critique l'historiographie. L'apport scientifique de sa relecture de la Révolution me semble beaucoup moindre que celui de son travail de déblayage de terrain.

Comme vous faites référence aux historiens américains, je donnerai quelques exemples d'outre-Atlantique pour illustrer mes propos. Même s'il y a quelques historiens américains assez proches de l'interprétation furétienne, tels Keith Baker et Patrice Higonnet, il y en a beaucoup d'autres sur lesquels Furet a exercé une grande influence, mais qui sont loin d'être furétiens. Par exemple, le livre phare de Lynn Hunt, *Politics, Culture, and Class in the French Revolution*⁶, a été écrit sous l'influence de Furet, mais Hunt n'a pas adopté son interprétation. Plus tard, elle a expliqué : « J'ai commencé par déclarer à un collègue français que je trouvais son analyse superficielle - une remarque qui me met encore dans l'embarras -, mais je dois avouer que je me suis colletée avec elle pendant

(6) Lynn HUNT, *Politics, Culture and Class in the French Revolution*, Berkeley/Londres/Los Angeles, University of California Press, 1984, XV-251 p.

un sacré bout de temps avant de finir par exorciser mon agitation dans un long compte rendu en 1981. En dépit de mon désaccord avec certains aspects de l'argumentation de Furet, je m'émerveillais de sa capacité à présenter les enjeux théoriques de l'événement. Le deuxième livre que j'ai écrit, *Politique, culture et classe sociale dans la Révolution française*, résulte d'une confrontation directe avec son point de vue⁷. Un deuxième exemple qui est peut-être révélateur, est celui d'Isser Woloch, avec qui j'ai étudié la Révolution française à Columbia University. Woloch insistait toujours sur l'importance du « catéchisme révolutionnaire » de Furet, qui, selon lui, a ravivé une historiographie un peu complaisante. Mais, en même temps, Woloch a écrit une critique tranchante du *Dictionnaire critique de la Révolution française* de Furet et Mona Ozouf, que Furet n'a pas du tout appréciée⁸. Un autre exemple important est celui de Timothy Tackett. Il a suivi Furet en s'investissant dans l'étude de la dynamique politique de la Révolution, mais son travail très empirique qui teste les conclusions plus spéculatives de Furet tend à les mettre en question⁹.

Donc, dans la mesure où Furet a modifié la problématique des historiens, oui, nous sommes tous ses héritiers et son apport scientifique est grand. Mais dans la mesure où son interprétation est discutable, son apport scientifique est moins important.

Jacques GUILHAUMOU

Quand le concept de « totalitarisme » s'est mis à occuper une place de plus en plus importante dans les débats politico-intellectuels qui agitaient la gauche française, il n'était plus usité aux États-Unis, et vous expliquez qu'Hannah Arendt elle-même y avait renoncé dès 1966. Vous montrez bien comment François Furet tout à la fois épouse et imprime sa marque à la lutte antitotalitaire en France pour produire une œuvre indissociable des enjeux de la politique contemporaine. En revanche vous ne documentez pas l'accueil favorable que Furet a pu rencontrer chez les historiens américains. Keith Baker et Patrice Higonnet, pour prendre les



(7) Lynn HUNT, « Fantasy Meets Reality: A Midwesterner Goes to Paris », in Laura Lee DOWNS and Stéphane GERSON, ed., *Why France: American Historians Reflect on an Enduring Fascination*, Ithaca, NY, Cornell University Press, 2007, p. 69.

(8) Isser WOLOCH, « On the Latent Illiberalism of the French Revolution », *American Historical Review* 95, 5, octobre 1990, p. 1452-1470.

(9) Timothy TACKETT, *Becoming a Revolutionary: The Deputies of the French National Assembly and the Emergence of a Revolutionary Culture (1789-1790)*, Princeton, Princeton University Press, 1996; Idem, *When the King Took Flight*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2003; Idem, « Conspiracy Obsession in a Time of Revolution: French Elites and the Origins of the Terror, 1789-1792 », *American Historical Review* 105, 3, juin 2000, p. 691-713.

plus emblématiques des chercheurs américains qui se sont réclamés de Furet, sont-ils eux-aussi des historiens antitotalitaires ?

Michael Scott CHRISTOFFERSON

Il est vrai que je ne documente pas l'accueil de Furet aux États-Unis parce que mon livre est sur la critique du totalitarisme en général et ne consacre qu'un chapitre à Furet. Je n'ai pas étudié de très près l'œuvre de Baker ou celle de Higonnet, mais à première vue je ne crois pas qu'ils soient motivés par un antitotalitarisme quelconque. Baker, au moins, me semble plus influencé par le « tournant linguistique » que par des luttes proprement politiques. Mais, il ne faut pas sous-estimer l'importance de l'anticommunisme de la guerre froide outre-Atlantique. Un anti-communisme partagé pouvait servir de passerelle entre Furet et certains historiens américains, tel que George Taylor qui s'est défini comme historien chrétien de la Révolution¹⁰.

Votre question fait indirectement référence à un problème plus vaste. Je soutiens que la critique du totalitarisme des années 1970 en France est le produit des développements internes à la France, notamment le débat sur l'avenir de la gauche dans le contexte de la montée de l'Union de la gauche. En même temps, il est incontestable que Furet avait des liens importants avec des historiens américains. Si le concept de totalitarisme avait perdu de sa force aux États-Unis pendant les années 1960 et ne motivait plus beaucoup d'historiens américains de la Révolution, comment expliquer leurs rapports avec Furet, d'ailleurs souvent très bons ?

Du côté des historiens américains, il faut comprendre leurs relations avec Furet par rapport à leurs stratégies de consécration universitaire¹¹. Entre la fin de la deuxième guerre mondiale et le début des années 1970, les historiens américains de la France avaient un complexe d'infériorité par rapport à leurs collègues français. Surtout dans les années 1950, beaucoup d'entre-eux ne croyaient pas que leurs recherches étaient à la hauteur de celles des Français qui avaient davantage accès aux archives. En même temps leurs livres n'étaient pas pris très au sérieux par les historiens français. Le premier livre de Robert Paxton sur Vichy a été passé sous silence. La Bibliothèque nationale de France n'a pas

(10) Voir à propos de Taylor, Peter Novick, *That Noble Dream : The 'Objectivity Question' and the American Historical Profession*, New York, Cambridge University Press, 1988, p. 408.

(11) J'ai l'intention d'étoffer cette analyse dans un article que je prépare.

acheté le livre ; Paxton a dû lui-même présenter un exemplaire¹². Robert R. Palmer se plaignait du manque d'intérêt porté par les Français à son histoire des révolutions atlantiques de la fin du XVIII^e siècle et, par conséquent, est arrivé en 1970 à la conclusion que « peu de chercheurs universitaires disposent d'une orthodoxie aussi généralement acceptée que les spécialistes de la Révolution française, confortablement établie dans leurs Annales, une revue qui mentionne toujours fièrement sur sa couverture le nom de son fondateur, Albert Mathiez, mort il y a trente ans, et qui publie activement des recherches microscopiques qui ne défient aucune pensée et qui redoutent tout autant les réinterprétations que les questions gênantes »¹³.

Dans ce contexte Furet a joué un rôle très important pour les historiens américains. Invité assez régulièrement à séjourner dans les universités américaines à partir de 1968, Furet prenait au sérieux les historiens américains. Il s'appuyait sur leurs travaux sur les origines de la Révolution et sur la composition sociale des révolutionnaires pour critiquer l'orthodoxie historiographique. Il les aidait à s'orienter quand ils venaient en France pour faire leurs recherches. Il proposait la traduction de leurs livres, et il les invitait à la V^e section de l'EPHE et puis à l'EHESS pour donner des conférences et des séminaires. Beaucoup d'entre-eux n'étaient pas d'accord avec l'interprétation de la Révolution de Furet, et, pour la plupart, ils n'étaient pas à l'aise quand on les sommaisait de prendre parti dans la guerre historiographique française, mais ils restaient reconnaissants à Furet de ce qu'il faisait pour leur réputation internationale.

Julien LOUVRIER

Faut-il faire des affrontements de Furet avec les historiens universitaires une polémique uniquement motivée par des stratégies politiques, comme si tout ce qui se manifestait sur le terrain de la science historique et du savoir positif n'était que le symptôme de la lutte idéologique ? L'ana-



(12) Robert O. PAXTON, *Parades and Politics at Vichy: The French Officer Corps under Marshall Pétain*, Princeton, Princeton University Press, 1966 ; John F. SWEETS, « Chaque livre un événement : Robert Paxton and the French, from briseur de glace to iconoclaste tranquille », in Sarah FISHMAN, Laura Lee DOWNS, Ionnis SINANOGLU, Leonard V. SMITH, and Robert ZARETSKY (eds.), *France at War: Vichy and the Historians*, New York, Berg, 2000, p. 21. Une traduction française du premier livre de Paxton (1966) a paru en 2004.

(13) Robert R. PALMER, « The Age of Democratic Revolution », in L. P. CURTIS, ed., *The Historian's Workshop: Original Essays by Sixteen Historians*, New York, Alfred A. Knopf, 1970, p. 182-183. Voir du même, *The Age of Democratic Revolutions*, 2 vols, Princeton, Princeton University Press, 1959 et 1964.

lyses des combats historiographiques dans le champ des études révolutionnaires par la seule grille de lecture de l'antitotalitarisme ne minore-t-elle pas tout ce qui relève des effets de génération, de trajectoire, des choix individuels ?

Michael Scott CHRISTOFFERSON

Vous avez raison de dire que la lutte idéologique n'est pas le seul facteur qui explique l'histoire du combat historiographique. J'ai essayé de tenir compte d'autres facteurs en expliquant la dispute entre Furet et Soboul. Des différences de formation professionnelle, d'origines familiales, et d'assise institutionnelle ont joué des rôles importants. Une étude exhaustive aurait beaucoup plus à dire sur ces questions. Si j'ai concentré mon analyse sur l'antitotalitarisme, c'est, en partie, parce que mon livre se focalise sur l'antitotalitarisme et pas sur l'historiographie révolutionnaire. Mais, c'est aussi parce que je crois que la lutte idéologique était centrale et déterminante pour la lutte historiographique. Furet a pu gagner cette lutte idéologique dans les années 1970 et 1980 parce qu'il menait une bataille sur plusieurs fronts et sur plusieurs registres. Non satisfait de combattre ses adversaires dans les revues historiques françaises, il mobilisait les médias français et les historiens étrangers. Son argumentation ne restait ni au niveau de la science historique, ni même au niveau politique. Il mettait en avant ses souvenirs d'ex-communiste et valorisait l'ouverture institutionnelle de l'EHESS par rapport à l'université où Soboul avait le pouvoir. C'était une guerre totale.

Julien LOUVRIER

Votre manière de présenter la réception de *Penser la Révolution française*¹⁴ par les élites académiques qui s'expriment dans la presse quotidienne ou hebdomadaire à l'époque de la parution du livre, donne à penser que l'antitotalitarisme est un rouleau compresseur devant lequel aucune force n'a tenté de se dresser. N'aurait-il pas été juste de mentionner que chez les historiens de la Révolution française les thèses furétiennes furent loin de recevoir un accueil aussi unanime, c'est à dire replacer le travail de Furet dans le contexte universitaire auquel certes il échappait partiellement, mais auquel il ne pouvait malgré tout se soustraire entièrement ? Dans les pages des *Annales historiques de la Révolution française*,

(14) François FURET, *op. cit.*

l'historien Jacques Godechot, que l'on peut difficilement suspecter de philocommunisme, avait vivement réagi au livre qui proclamait « La Révolution est terminée » en se plaçant sur le terrain abandonné par Furet de la lutte contre le fascisme¹⁵. Son compte rendu mettait par ailleurs en cause le style d'écriture utilisé par Furet, qualifié par Godechot de « jargon à la mode chez les snobs parisiens »... indiquant par-là combien était grande la distance qui séparait les historiens de la Révolution française de tradition universitaire et le milieu dans lequel évoluait Furet.

Michael Scott CHRISTOFFERSON

Au début, Furet avait assez peu de soutien parmi les historiens universitaires de la Révolution en France. Comme vous l'avez montré, ces historiens ont soutenu Claude Mazauric dans la controverse autour de *La Révolution française* (1965-1966) de Furet et Richet. Les comptes rendus d'historiens favorables à ce livre sont venus exclusivement de leurs collègues de la V^e section de l'EPHE, Louis Bergeron et Marc Ferro¹⁶. Pour gagner la lutte historiographique, Furet a dû trouver du soutien ailleurs que dans l'université française. Les historiens étrangers, surtout les historiens américains, y jouaient un rôle clé. Le rôle, expliqué plus haut, que Furet jouait dans les stratégies de consécration universitaire des Américains n'était pas sans contrepartie. Furet avait besoin d'eux pour construire une communauté intellectuelle alternative et pour légitimer son interprétation en dépit de l'opposition d'une grande partie des universitaires français. Le rapport entre Furet et les historiens américains de la Révolution était symbiotique.

Pour justifier ce que j'avance, je vous donnerai un exemple basé sur mes recherches actuelles sur Furet et les historiens américains. Furet a fait une bonne partie du travail préparatoire à son article « le catéchisme révolutionnaire » quand il était à Princeton pendant l'année scolaire 1968-1969. Dans les archives personnelles de Furet au Centre de recherches politiques Raymond Aron, il y a trois commentaires sur le manuscrit de cet article. Ils sont de Louis Bergeron, de l'historien anglais

(15) « François Furet est trop jeune, sans doute, pour se souvenir que le régime de Vichy a voulu se venger non seulement du Front populaire, mais aussi de la Révolution. Les Droits de l'homme de 1789 ont été anéantis, la liberté et l'égalité jetés aux oubliettes [...] », AHRF, n° 235, p. 135-141.

(16) Julien LOUVRIER, « Penser la controverse : la réception du livre de François Furet et Denis Richet, *La Révolution française* », AHRF, 351, 2008, p. 151-176.



Richard Andrews, et de l'historien américain Robert Darnton. Sans allié dans l'université française, Furet a dû faire appel à ces jeunes historiens dont il a fait la connaissance à Princeton. Ce n'était que le début d'une stratégie d'internationalisation de l'historiographie révolutionnaire que Furet a utilisé à son très grand avantage contre ses adversaires historiographiques en France. Du Dictionnaire critique de la Révolution française aux colloques internationaux sur la culture politique de la Révolution française, Furet a fait appel à un monde plus vaste pour gagner la bataille historiographique en France.

Michael Scott CHRISTOFFERSON
Associate Professor of History
Penn State Erie
msc8@psu.edu

Jacques GUILHAUMOU
UMR « Triangle » Université de Lyon, CNRS/ENS-LSH
15 parvis René Descartes, BP 7000
69342 Lyon Cedex 07. France
guilhaum@newsup.univ-mrs.fr

Julien LOUVRIER
GRHIS – Université de Rouen
Ohjaajantie 6 A 7
00400 Helsinki. Finlande
Julien.louvrier@gmail.com